



-9 MAI 1984

P I 1

**CAHIERS DES AMIS  
DE  
PANAÏT ISTRATI**

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

**24**

**AVRIL 1983**

ISSN : 0397-488X

« Dites-moi ce que vous sacrifiez à votre amour et je vous dirai si vous aimez ou non. » Panaït Istrati.



Le cheval mourut au coucher du soleil.  
« Les Chardons du Baragan » P.J.

Eau-Forte de Vasile Pinteau.  
Bucarest.

Dépôt Légal  
N° 517 C / 83

## Sommaire N° 24

	Pages
<b>Georges Godebert ; Le mot du Président</b> .....	2
<b>Christian Golfetto ; Compte rendu de l'Assemblée Générale</b> .....	3-4
<b>Christian Golfetto ; La mort d'Armand Lanoux</b> .....	4
<b>Christian Golfetto ; Istrati et le capitalisme</b> .....	5 à 9
● Une contribution visant à resituer Istrati par rapport au capitalisme : l'œuvre de l'écrivain étant indissociable de son engagement social et politique qui ne fut jamais neutre ...	
<b>Alexandre Talex ; Panaït Istrati et son amitié avec Romain Rolland</b> .....	10 à 15
● Le cheminement douloureux d'une découverte, l'éclosion d'une amitié fraternelle, l'épanouissement d'une œuvre au service de la Beauté ...	
<b>Mircea Jorgulescu ; notes critiques : « Ames libres »</b> .....	16-17
● Cet article, paru dans la « Roumanie Libre » en janvier 83, a été traduit par Hélène Guilliermond.	
<b>Errata</b> .....	17
<b>Echos ... Echos ...</b> .....	18
<b>Bibliographie</b> .....	19

## Le mot du Président

Chères amies, chers amis,

Dans un an, à peu près à cette époque, c'est-à-dire dans la semaine **du 23 au 29 avril 1984** (notez-le déjà dans vos mémoires et vos agendas), nous nous retrouverons un certain nombre à Nice pour l'ouverture des festivités célébrant le 100<sup>e</sup> Anniversaire de la naissance, à Braïla, de notre cher frère Panaït. Un colloque, que nous espérons international, malgré la crise économique mondiale, se tiendra, selon toute vraisemblance à l'Université, et tous ensemble autour d'André Daspre et de Monique Baréa avec le concours d'écrivains, d'universitaires, de philosophes, de chercheurs, de journalistes et aussi de jeunes étudiants et de simples lecteurs, nous rechercherons ce qui fait encore aujourd'hui, «la modernité et l'humanisme» de l'œuvre si riche, si généreuse d'Istrati.

Il est encore trop tôt pour vous découvrir tout ce qui se passera à Nice et dans la région Provence-Côte-d'Azur dans cette semaine-là (une double exposition est envisagée, des projections, des lectures de pages d'Istrati extraites de ses œuvres par de grands comédiens, des visites, etc.).

Un ami recherche actuellement dans le vieux Nice, tous les domiciles que hanta Panaït. Il en a déjà dénombré neuf et la liste n'est pas close ! ...

Tous ceux d'entre vous qui possèdent des cartes postales de Nice et Menton des années 1921 à 1922, ou de vieilles photos ou des articles de presse, des renseignements inédits, d'autres souvenirs, peuvent nous les adresser. Ils leur seront restitués après photocopie ou nouveau tirage.

Il me reste à évoquer à nouveau, auprès de chacun d'entre vous, un problème capital : celui des finances de l'Association, surtout en cette occasion exceptionnelle. Vous trouverez dans ce cahier, en encart, des fiches d'adhésion. Faites connaître l'auteur «d'Oncle Anghel», de «Kyra» ou des «Haïdoucs» en leur offrant, un ou plusieurs livres, disponibles maintenant dans le livre de poche ... avec une petite fiche de futur membre et participez dans la mesure de vos possibilités à notre appel pressant. Nous remercions vivement tous nos amis qui, par leurs dons généreux, ont d'ores et déjà répondu à notre appel. A chacune et à chacun nos sentiments de gratitude et d'affection.

Georges Godebert.

## Compte rendu de l'Assemblée Générale du 26.02.83

Salle Boris Vian de la Bibliothèque Municipale Robert Desnos : tels furent les poètes qui accueillirent l'Assemblée Générale des «Amis de Panaït Istrati» en ce samedi 26 février 1983.

Notre Association tient à remercier la Municipalité de Montreuil d'avoir bien voulu mettre à sa disposition ses locaux magnifiques et fonctionnels.

L'Assemblée Générale fut précédée de la projection du beau film «Codine», réalisé en 1962-63 par Henri Colpi, et présenté dans sa version roumaine. Une centaine de personnes assista à la projection et participa à la discussion qui s'en suivit avec le réalisateur qui était présent, ce dont nous le remercions vivement.

1) C'est Henri Courbis qui se charge du rapport d'activités 1982, après avoir rendu hommage à la mémoire de Marcel Mermoz, disparu voilà maintenant un an. Soulignant le caractère «charnière» de cette année 82 et les difficultés rencontrées pour rassembler toute la documentation Istrati que Marcel Mermoz avait amassée et qui fut dispersée après sa mort, Henri Courbis affirme que, pour l'essentiel, elle est désormais regroupée à la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Nice. L'Association s'efforcera d'en obtenir une nomenclature exhaustive de façon à pouvoir orienter correctement tous les chercheurs éventuels. Henri Courbis rappelle ensuite le voyage plein d'intérêt qu'un groupe de Français entreprit, dans le cadre de la COGEDEP, en Roumanie, en septembre 82 et souligna enfin l'objectif que l'Association s'était fixé pour 1983 : assurer la sortie des quatre numéros des «Cahiers» tout en améliorant leur présentation (adoption de la formule de tirage offset par photocomposition).

2) Pierre Accard, notre trésorier, présente ensuite le rapport financier dont nous extrayons les données suivantes :

- l'Association compte environ 180 adhérents : rappelons que l'adhésion annuelle est de 80 francs (ce qui n'exclut évidemment pas des versements ... plus substantiels ...). Nous invitons tous nos amis qui seraient en retard de leur cotisation à bien vouloir s'acquitter rapidement de leur contribution. Qu'ils en soient ici vivement remerciés.

- le solde à la fin 1982 s'élevait à 6.989 F.

- le numéro 23 des «Cahiers» a été supporté par l'exercice 83.

Pierre Accard présente un projet de budget pour 1983 s'élevant à 57.600 F, ce qui exigera un gros effort auprès des Pouvoirs Publics afin d'obtenir les subventions indispensables, notamment dans la perspective de l'organisation des manifestations prévues pour la célébration, en 1984, du 100<sup>e</sup> Anniversaire de la naissance d'Istrati.

- le Président Godebert **lance alors un appel pressant** à tous nos amis et adhérents, pour qu'ils soient très nombreux à nous faire l'amitié de **verser un don exceptionnel** pour aider à couvrir les frais importants entraînés par la célébration du centenaire et à **recruter un ou plusieurs amis «Istratiens»**. Les dons seront adressés à notre trésorier :

M. Pierre Accard. 90, rue Pierre Joigneaux. 92270 Bois-Colombes.  
Sur le compte : «Les Amis de Panaït Istrati». C.C.P. 3012294 - La Source.

3) Avant l'exposé de Georges Godebert sur le rapport d'orientation pour 1984, celui-ci sollicite l'avis des participants, concernant l'évolution des «Cahiers» et leur rythme de parution. Les avis étant partagés (entre partisans de la formule trimestrielle actuelle et ceux qui souhaitent une revue annuelle de qualité et de caractère plus «scientifique» quant à l'approche de l'œuvre d'Istrati), il est décidé de consulter l'ensemble des adhérents, par le truchement d'un questionnaire inclus dans un prochain «Cahier».

- Concernant les orientations de l'Association pour l'année 1984, le Président Georges Godebert présente tout un ensemble d'idées et de propositions — dont certaines sont déjà bien avancées — constituant un vaste et riche projet d'actions, s'inscrivant dans la perspective de la célébration du Centenaire, dominé par la tenue du Colloque de Nice, certainement début mai 1984. Nous ne retiendrons, faute de place, que quelques éléments de l'avant projet en soulignant la double volonté de notre Association, d'une part de **susciter des interventions de qualité** (limitées cependant à 20 mn) et, d'autre part **d'œuvrer pour que le Colloque soit largement ouvert au grand public** et principalement aux étudiants.

◇ le Colloque, **organisé par l'Université de Nice**, aura sans doute pour thème (encore en discussion) «La modernité - L'humanisme, dans l'œuvre de Panaït Istrati».

## Compte rendu de l'Assemblée Générale du 26.02.83 (suite)

- ◇ la participation sera internationale ; Margareta Istrati, Veuve de Panaït, et Alexandre Talex, l'ami fidèle, seront nos invités ; ont été évoqués les noms de Yachar Kemal, Mircéa Eliade, Taha Hussein, J.P. Clébert, P. Vidal-Naquet, J.P. Chabrol, Monique Jutrin et la présence d'une importante délégation roumaine.
- ◇ G. Godebert a déjà eu de nombreux contacts pour s'assurer des soutiens matériels et financiers, en particulier auprès des Ministères des Relations Extérieures et de la Culture, ainsi que de l'Ambassade de France à Bucarest.
- ◇ Notons également, ce que confirma Mme Barthouil, que dans le cadre du festival d'Avignon 84, des contacts ont été pris avec la célèbre troupe de marionnettes de Madame Margareta Niculescu, en vue d'organiser un spectacle ayant pour thème une œuvre d'Istrati.

4) Le Conseil d'Administration de l'Association, tel qu'il avait été provisoirement constitué lors du C.A. du 20.11.82, a été élu à l'unanimité.

Il a été procédé à l'élection d'un nouveau membre : Madame Jacqueline Veinstein.

- Rappelons enfin que les trois rapports : activités 82, financier et orientations 84, ainsi que l'élection du nouveau C.A. ont fait l'objet de votes favorables, à l'unanimité des participants.

Le Secrétaire,  
Christian Golfetto.

## La mort d'Armand Lanoux

### **Une perte pour la littérature et pour notre Association.**

*La mort d'Armand Lanoux, décédé le 23 mars 1983, à l'âge de 69 ans, est ressentie de façon particulièrement douloureuse par les « Amis de Panaït Istrati » dont il était l'un des membres éminents de leur Comité d'honneur. Une nouvelle fois, notre Association est en deuil. Après Jean Stanesco, Georges Friedmann, Joseph Kessel, Jean Guehenno, Sarah Safir — dont Armand Lanoux préfaçait en 1977 le recueil de nouvelles : « Histoires de ce temps-là — et l'année dernière, Marcel Mermez, notre Président, c'est à nouveau un ami précieux et chaleureux qui nous quitte.*

Secrétaire général de l'Académie Goncourt, poste auquel il avait été nommé en 1969 après la démission de Louis Aragon, Armand Lanoux joua un rôle important dans le monde des lettres. Se qualifiant lui-même de « cardinal Ottaviani » de la littérature, il se dépensa sans compter pour promouvoir l'art littéraire — sous toutes ses formes — auprès du grand public. Poète, romancier, biographe et historien de la littérature, il appartenait à cette école du réalisme, fidèle en cela à son « maître », Emile Zola, à qui il consacra un film pour la télévision : « Zola ou la conscience humaine », co-réalisé avec Stelio Lorenzi.

Profondément marqué par la guerre, Armand Lanoux fut un ardent militant de la paix — membre actif de l'Association France-URSS, il en fut l'un des Présidents — et un défenseur infatigable des libertés et des droits de l'homme. Ecrivain de talent, humaniste généreux, Armand Lanoux avait obtenu le prix Interallié, en 1956, pour « Le Commandant Watrin » et le prix Goncourt, en 1963 pour « Quand la mer se retire », œuvres maîtresses dans lesquelles l'écrivain traitait du devenir historique de l'espèce humaine confrontée à ce fléau qu'est la guerre, un peu à la façon de Romain Rolland dans « Au-dessus de la mêlée » ...

La mort d'Armand Lanoux est une perte pour la littérature française et pour notre Association dont il soutenait les efforts pour diffuser l'œuvre de Panaït Istrati qu'il connaissait bien et qu'il aimait profondément.

Rejoignant l'hommage que lui a rendu André Stil, « Les Amis de Panaït Istrati » reprennent le salut fraternel, par lequel Armand Lanoux aimait terminer ses lettres : « à toi la main », et le lui adressent avec émotion et gratitude.

Dans ces circonstances douloureuses, notre Association exprime à Madame Lanoux toute sa peine et son affectueuse sympathie.

**Pour le Président Godebert,**  
le Secrétaire de l'Association :  
**Christian Golfetto.**

## Istrati et le capitalisme

### *Etre ou ne pas être «dissident» ...*

Comme le souligne justement Monique Jutrin-Klener (1), Panaït Istrati ne se contente pas «d'être un conteur incomparable». Il se voulut le porte-parole d'une humanité souffrante et opprimée. Si sa pensée politique a manqué de fond, de continuité, la politique joua cependant un grand rôle dans sa vie. [...] il se lança chaque fois à corps perdu dans la lutte. La machine politique le broya».

Cette dimension de la vie de l'écrivain n'a pas échappé aux «Cahiers» : depuis leur parution et plus particulièrement à partir de janvier 76, avec l'apparition de la nouvelle formule et sous l'impulsion de Marcel Mermoz, de nombreux articles ont été consacrés aux prises de positions politiques d'Istrati et aux polémiques qu'elles suscitèrent, surtout après la publication en octobre 1929 de «Vers l'Autre Flamme». Cet ensemble important de textes et de dossiers, ponctué par l'article «Justice pour Panaït Istrati» (2), s'inscrivait dans la perspective de l'objectif que visaient les «Cahiers» : rendre justice à Panaït Istrati, en rétablissant la vérité historique, — que le contexte de l'époque, 1928-1935, avait contribué à obscurcir, en opérant une cristallisation idéologique autour du modèle mythique de la Révolution Bolchevique — notamment, en exhumant des documents, qui devaient constituer des pièces irréfutables (3).

La personnalité d'Istrati, mélange explosif d'un assoiffé de justice et d'un pur-sang, condamnait ce révolté sans «bride au cœur» à refuser toute confiance aveugle dans l'Histoire et à dénoncer sans ménagement, «les œufs déjà cassés» pour la réussite d'une «omelette», dont la réalité et l'humanisme n'étaient pas évidents ... Que cette dénonciation ait pu s'exprimer de façon quelque peu excessive, et que certains articles de l'écrivain, parmi ceux qu'il publia dans la revue de ses amis de la «Croisade du Roumanisme», aient pu prêter le flanc à la critique, car parfois provocants, cela est possible, en tout cas discutable. Par contre, les moyens que ses adversaires ont utilisés, préférant l'invective aux arguments, les faux-procès aux débats d'idées, furent inadmissibles (4). C'est pourquoi les «Cahiers» se sont employés à présenter tous les documents en leur possession pour que leurs lecteurs soient en mesure de connaître la vérité sur le «cas Istrati». Il est clair aujourd'hui, que l'écrivain roumain n'a jamais «trahi la cause du prolétariat», mais que sa vie témoigne du contraire. Lorsque Francis Jourdain prétendait que l'auteur de «Vers l'Autre Flamme» «s'acheminait vers le fascisme» (5), de tels propos ne relevaient pas uniquement, comme l'écrivait Cl. Prévost dans l'Humanité : «du vocabulaire ecclésiastique qui infeste (pour longtemps !) le langage des communistes» (6), mais procédaient d'une stratégie délibérée, visant à discréditer tout adversaire supposé d'une «Cause», considérée a priori

comme intouchable, car elle était l'expression sacralisée d'une vision manichéenne du monde divisé en deux camps antagonistes.

C'est aussi contre une telle conception figée de l'évolution historique que s'est dressé Istrati : «Quant à ma trahison, **je n'ai trahi que le dogme communiste**, et de ce dogme, Jourdain reconnaît que je me suis toujours moqué». (7). Cette trahison est d'autant moins crédible que l'attitude qu'adopta Istrati à l'égard du camp capitaliste adverse fut sans équivoque ...

### *«Un dissident avant l'heure ?» (8)*

S'étant fixés, comme nous le rappelions plus haut, la mission de laver la mémoire de l'écrivain de toutes les accusations qui lui furent portées par ses anciens amis — particulièrement ses «amis écrivains journalistes communistes français» — les «Cahiers» ont pu, dans une certaine mesure, induire l'image d'un Istrati exclusivement antisoviétique et anticommuniste ... Cette image erronée, procédant d'une sous-estimation des multiples critiques que formula Istrati contre les «démocraties occidentales» et le capitalisme, contribuerait, d'une part, à oblitérer le combat tous azimuts de l'écrivain d'une de ses dimensions essentielles, et d'autre part, à affliger d'une de ces étiquettes partisans, contre lesquelles il n'a cessé de s'insurger. «**Ma vie** — proclamait-il en 1924 — **n'entre pas dans un fourreau**. Libre, est quiconque se débat en se débarrassant de ses opinions comme de ses chemises. Au-dessus de toutes les fois chancelantes, je place l'amour qui vivifie ... Personne ne pourra modifier mon cœur et mon esprit. **Je n'ai pas besoin de nourrice**». (9). A l'écoute de tels propos, annonçant déjà «l'homme qui n'adhère à rien», et illustrés par toute une vie marquée du sceau de la rébellion, on a quelque peine à imaginer Istrati, servant de faire-valoir à l'Occident capitaliste et troquant son rôle «d'opposant éternel» (10) contre celui du «dissident», donnant ainsi raison à Francis Jourdain qui voyait en lui une des «victoires du capitalisme» ... (11). Ce qui valut au trop zélé délateur cette réplique cinglante : «... ma haine du communisme vieille d'un lustre, **n'est pas un flirt et ne sera jamais une «veste retournée»**, ainsi que le fin et spirituel bourgeois Francis Jourdain le dit, entre parenthèse, les yeux fixés sur la galerie soviétique». (12).

Aussi, qualifier Istrati de «dissident avant l'heure» (13) relève pour le moins, d'une dérive sémantique, si l'on veut bien reconnaître le caractère monosémique que l'occident attribue à cet épithète, considéré dans son acception politique. D'ailleurs, sur le fond, S. Stolojan admet implicitement que la «dissidence» d'Istrati

se manifeste tout autant à l'encontre de l'occident bourgeois que de l'Union Soviétique, même si elle affirme, un peu légèrement selon nous, que l'écrivain « avait à sa façon choisi la liberté », empruntant ainsi l'un de ces raccourcis historiques, évitant aux belles âmes les rappels douloureux des combats et des luttes qui ont permis aux peuples de conquérir quelques parcelles de cette « liberté-chérie » ... En fait, Istrati, ne croyait pas plus à la « liberté de l'occident » qu'au « droit de chaque peuple de disposer de lui-même » (14), à la « dictature du prolétariat » qu'à la « démocratie », autant de « mots vides » selon lui et que les peuples ont rangés dans le rayon des « farces » tant « l'esclavage est aujourd'hui plus réel et universel que jamais » (15). Ajoutons de surcroît, que dans notre vieil « occident-libre » d'aujourd'hui, où la loi de l'argent-roi s'est substituée aux vertus d'une morale déjà bien chancelante, la distinction traditionnelle des valeurs a cédé le pas aux nouvelles normes lucratives qui n'opèrent plus aucune sélection entre les « pilules Pink », les « couches-bébés » ... ou la « littérature dissidente » ; autant d'objets culturels propulsés par le marketing, dès lors que les profils de vente apparaissent prometteurs ... Quant à « l'affaire Kravchenko » (16), dont S. Stolojan suggère qu'elle aurait pu être la répétition du procès que Panaït Istrati avait projeté d'intenter à Barbusse, nous pouvons supposer que le « baladin oriental » (17) n'avait pas à ce point le goût du spectacle grand guignol pour accepter de jouer les bouffons, devant la galerie politico-littéraire parisienne ...

### ***Vers l'Autre Flamme et le capitalisme ...***

Nous considérerons que toute exégèse politique des textes d'Istrati, constitue un exercice hautement périlleux, dès lors qu'elle visera délibérément à annexer l'écrivain au profit de quelque camp que ce soit. En vertu de quel droit pourrions-nous opérer une telle annexion alors que l'homme refusa constamment d'endosser quelque calicot que ce fût ? Ce qui le conduisit à mener son combat contre toutes les formes d'exploitation ou d'oppression quels que soient les systèmes qui les exerçaient.

Ceci étant précisé pour la clarté du propos, nous nous attacherons présentement (18), à illustrer ce que furent les positions d'Istrati concernant le capitalisme qu'il a constamment considéré — avant comme après son voyage en U.R.S.S. — comme étant à l'origine de l'exploitation et de l'aviissement de l'homme et dont il a toujours estimé que sa destruction s'inscrivait comme une nécessité historique que le bolchevisme contribuerait efficacement à accélérer.

Dans la lettre qu'il adresse à R. Rolland, le 18.10.1929, Istrati s'insurge contre les procédés qu'utilisent les « aboyeurs de l'Huma » — qui, du

même coup se disqualifiaient en le taxant « d'agent de la Sigouranza » plutôt que de répondre à l'affaire Roussakov —, puis il ajoute que, dès le début de sa confession il se déclare **« l'ennemi irréductible du capitalisme et aussi de sa civilisation »**. « Là vous verrez — ajoute-t-il — que jamais de nos jours, écrivain français n'a osé dire à l'occident ce que je lui dis, moi ». Une lecture sans a priori de « Vers l'Autre Flamme » conforte l'affirmation d'Istrati et confirme, s'il en était besoin, que les censeurs de l'écrivain, aveuglés par leur croyance dans le modèle bolchevique, ont été incapables de saisir le caractère décapant des vérités exprimées dans le double diagnostic que constitue le témoignage de la « Confession pour vaincus ».

● Quelle est la nature des jugements que formule Istrati à l'égard de l'occident-capitaliste ? Jugements virulents et sans appel qui éclairent, à la fois, le caractère viscéral de la révolte du témoin contre ce système, et sa déchirure ultérieure devant certaines réalités du bolchevisme, dans lequel il avait investi l'essentiel de son espérance révolutionnaire. Dans la première partie de « Vers l'Autre Flamme », sa « confession », Istrati évoque son cheminement politique et son adhésion enthousiaste à la Révolution d'Octobre exprimée dans son premier article en français (19) — « article qui m'est plus cher que tout ce que j'ai dès lors écrit », précise-t-il — et dans lequel il « saluait ce bolchevisme qui parlait au monde ouvrier par la bouche de Lénine, et celui-là ne périra pas ; aussi longtemps qu'il y aura des révolutionnaires envoyés à la mort par le capitalisme criminel, et en Sibérie par des communistes exécrationnels ». (20). Cette adhésion ne pouvait qu'être renforcée par sa découverte de la réalité occidentale : « quand une civilisation construit des bordels d'une valeur de quatre millions, pendant que ses paysans épouvantés par la misère, massacrent leurs enfants à coups de hache (21), **cette civilisation-là n'a plus le droit à l'existence**, alors même que tous ses écrivains se convertissent au catholicisme ... **tous les moyens sont bons pour la détruire** ». Une telle civilisation qui a « sombré dans l'ignominie », ajoute-t-il, « ce ne serait pas la première fois qu'on lui aurait fait vider les lieux à coups de trique ». (22). Et « aujourd'hui, poursuit-il, la trique se dresse devant elle, terriblement menaçante. Elle se nomme le bolchevisme ». (23). Pour Istrati, il ne fait pas de doute que cette civilisation-là a été pervertie par le capitalisme, cette « hydre soldatesque et impérialiste » (24) et qu'en conséquence il est nécessaire que tous les « assoiffés de justice qui composent la majorité de l'humanité, marchent la main dans la main, créent des courants révolutionnaires » afin de gagner du terrain sur cet « ennemi actuel de l'humanité : le capitalisme ». (25). Dans ce combat, le rôle qu'attribue Istrati à l'U.R.S.S. est déterminant. Ce qu'il exprime en ces termes : « En dépit de tout, l'U.R.S.S. doit rester, pour le

prolétariat mondial, ce qu'elle est en réalité : la forteresse inexpugnable contre laquelle le capitalisme devra s'écraser un jour». (26). Et pour que les choses soient bien claires, il précise un peu plus loin : «Bolchevisant, c'est-à-dire : pour la prise de pouvoir par la classe ouvrière et pour la destruction du capitalisme, je le suis toujours et je le resterai, dans les conditions qu'on verra lorsqu'on aura lu ce livre». (27).

Ces conditions sont celles qu'il définissait dans sa lettre à Guersón du 19.12.1928 et que l'on peut résumer en trois points : droit à l'opposition, droit de critique pour les citoyens, vote secret dans le parti et les syndicats. Elles s'inscrivent dans le cadre de ce que nous pourrions appeler «la légalité socialiste historique» — bien que la formule soit entâchée d'une connotation de forfaiture, depuis qu'un certain général l'a faite sienne ... — puisque Istrati refusait d'envisager un «retour complaisant vers le capitalisme et la bourgeoisie, lesquels, ajoutait-il, sont à détruire malgré les défaillances idéologiques et morales du régime soviétique». (28).

#### **Une hostilité constante malgré les déchirures ...**

Cette attitude résolument anticapitaliste, Istrati la conservera en dépit de l'aversion qu'il éprouva face aux actes criminels auxquels se livra cette «caste ignorante, vulgaire, perverse» dont «la stupidité dogmatique» retardera la victoire du bolchevisme en laquelle il croyait.

• Sa réponse à Lucie Delarue-Mardrus (29) reste à nos yeux un document capital illustrant la position politique, sur le «fil du rasoir», de l'écrivain roumain : **réitérant sa condamnation de l'ordre bourgeois, il y réaffirme également sa confiance dans la Révolution.** Se plaçant délibérément sur le terrain de la lutte des classes et adoptant un ton polémique et passionné, Istrati qualifie en ces termes la civilisation occidentale : «Les travailleurs de toute la terre supportent aujourd'hui le fardeau d'un régime d'une technique et d'un progrès dont ils ne connaissent que les vices, les gaspillages, la supercherie, la menace, le crime ... Avalanche, publicité effrénée des produits commerciaux, des pilules Pink aux articles Coty et dont le plus absurde vaut plus cher que le pain d'une nombreuse famille pendant toute une semaine. Et parallèlement à cette industrie en apparence inoffensive, l'industrie du meurtre et du mouchardage, avec ses armées, sa police, ses engins ... Comment pouvez-vous tolérer un ordre social pareil ? ...» (30). Mettant les «points sur les i», Istrati confirme alors sa confiance dans la Révolution et sa solidarité avec ses frères de classe : «Aussi, ne vous faites pas d'illusions sur ma solitude, ni sur ma brouille avec les Soviétiques. **Je ne suis pas**

brouillé avec le bochevisme, mais avec les mauvais bolcheviks et leur incompréhensible sabotage, conscient et inconscient de la révolution. Celle-ci, au même titre que la souffrance des hommes, qui m'est bien connue et que je n'oublierai jamais, **garde toute ma confiance, tout mon espoir** de salut et toute ma combativité. J'ai toujours été et je reste le soldat passionné, le franc-tireur de la mêlée sociale, aux côtés des vrais révolutionnaires et pour une humanité meilleure». (31).

Cette confiance en une «humanité meilleure», nous croyons qu'Istrati la conservée jusqu'à son dernier souffle car elle était inscrite dans sa nature où cohabitaient, indissociables «solitude et solidarité». «Je maudis l'homme, mais j'ai confiance dans cette maudite brute». (32), s'exclame-t-il, après qu'il eut fustigé la stupidité dogmatique des maîtres du bolchevisme. Car c'est encore vers l'Union Soviétique qu'il porte son regard accusateur mais nostalgique — malgré tout ce qui l'en sépare — pour constater que c'est «chez eux qu'il se passe des choses pleines d'enseignements pour toute l'humanité. Et l'un des mille enseignements de là-bas — poursuit-il — c'est la façon avec laquelle se produisent des ruptures sur un corps gangréné ... **Là-bas naissent des géants, c'est-à-dire : amoureux de la pureté.**» (33).

Et de prophétiser : «C'est bien cela la grande chance, ou si vous voulez notre espoir dans quelque chose de mieux. L'empire soviétique dans ses entreprises quotidiennes peut-il avorter mille fois par jour, il reste toujours le volcan bouillonnant qui lancera à l'humanité des bolides incandescents». (34).

#### **Le poids du rêve ... et le sens de l'absurde ...**

Si ce «volcan bouillonnant» a, pour l'instant, failli à sa mission historique, Istrati en attribue la responsabilité au «souffle empoisonné de l'homme égoïste» (35). «Telle est, ajoute-t-il, la tragédie du communisme. Ce n'est pas l'enseignement qui est mauvais, mais l'homme qui est canaille et qui salit tout ce qui est propre». (36) Par delà l'interprétation, à notre sens trop réductrice des causes multiples et structurelles qui pourraient éclairer cette «tragédie», on voit bien l'attachement qu'Istrati conserve pour une propédeutique socialiste ... Ce qui impliquait que tous ceux qui tenaient les rênes du pouvoir dont ils prétendaient que le prolétariat les avait investis, aient fait confiance aux forces vives et créatrices de la multitude, aient libéré les esprits et les énergies d'une tutelle contraignante et aient éliminé, du sein des forces productives, tous ces contreponds intertes, où l'incompétence et la corruption règnent en maîtresses envahissantes

imposant leurs choix arbitraires et leurs autocritiques humiliantes ... Tels sont quelques-uns des rouages implacables qui, peu à peu, constituent, puis fortifient le dogmatisme dont se nourrissent ceux qui tiennent la «poêle par la queue» ... C'est contre ce dogmatisme que s'est insurgé Istrati, d'où sa soi-disante «traîtrise» ... «Mon communisme c'était la justice et la liberté de conscience, exactement ce que les soviets ont extirpé chez eux ...». (37).

● Cet attachement de Don Quichotte pour un rêve maintenant inaccessible, mais dont il espère néanmoins que l'homme parviendra à le réaliser peu à peu, s'inscrit tout à fait dans la continuité d'un engagement culturel et politique, totalement désintéressé, obéissant à un sens aigu de la justice et de la beauté, **tout en refusant l'adhésion ou l'alignement**. Il va de soi, qu'une telle perspective exclut tout retour vers ce capitalisme inhumain auquel il a «réglé» une bonne fois «son compte» ; c'est au moins cela que lui aura enseigné son «passage dans le socialisme» : le poids du rêve et le sens de l'absurde ...

«Non la lutte entre les nations [...] n'apporte pas la fin des crises économique actuelles [...] mais l'abolition du système économiques d'aujourd'hui, absurde et criminel, et son rem-

placement par un régime de production et de consommation dans lequel doit régner l'esprit scientifique et l'intelligence créatrice et non les intérêts mesquins d'une poignée de capitalistes internationaux [...] produisant frénétiquement et détruisant avec la même frénésie». (38).

● Aujourd'hui, et en dépit de la crise qui, paraît-il, frappe nos sociétés occidentales, nous n'avons pas le sentiment que cette frénésie là, absurde et destructrice, ait été pour le moins maîtrisée, sinon jugulée, ce qui a, au moins, le mérite de conférer une certaine pertinence et un parfum d'actualité au diagnostic que portait Istrati voici maintenant un demi-siècle : «... de mon passage dans le socialisme pareil à un chat dans l'eau, **je suis resté profondément convaincu que le système capitaliste est absurde, anti-national, anti-humain, anti-social** et que la lutte entre les nations est une diversion qui prolonge son existence néfaste à l'humanité». (39).

Valence, le 24.02.83.

Christian Golfetto.

## Notes

- (1) **Monique Jutrin-Klener** : «Panaït Istrati, un chardon déraciné». François Maspero, éditeur, 1970 (p. 113).
- (2) **«Justice pour Panaït Istrati»** : Radiographie d'une campagne mensongère et calomnieuse. M. Mermoz et Al. Talex. In «Documents annexes». «Vers l'Autre Flamme», éditions 10-18 (p. 203-235).
- (3) Nous pensons particulièrement au **«Dossier Panaït Istrati à la Sigouranza»**. M. Mermoz, Al. Opréa. In «Cahiers des Amis de P. Istrati», N° 3, sept. 1976 (p. 3 à 15).
- (4) Nous partageons le sentiment qu'exprime Mme Jutrin dans son ouvrage (voir note 1), lorsqu'elle évoque «la maladesse de Panaït Istrati dans la polémique», et ajoute : «celle-ci exige une plume acerbe au service d'une idée maîtresse claire» (p. 109).
- (5) In «Monde», 1.02.1935. Réponse à P. Istrati.
- (6) In **«Humanité» du 21.04.78** : «Sur le nouveau Gorki balkanique», Cl. Prévost.
- (7) In **«Entre le communisme et le fascisme»**. Testament politique d'un témoin de notre temps. P. Istrati. Article posthume paru dans la revue la **«Croisade du Roumanisme» du 30 mai 1935**. L'ensemble des articles écrits par Istrati dans cette revue ont été traduits en français par Ion Capatana et publiés en 1941 par les Editions «Aristocratie» (Soutraine, Oise) créées par lui-même.
- (8) Titre d'un **article de Sanda Stolojan** dans la revue «Esprit» **de juin 1980** : «Un dissident avant l'heure : Panaït Istrati». Voir rubrique «Echos» du «Cahier» N° 18 (p. 31).
- (9) In **«Ma Croyance»** : article sans doute écrit le 24 juin 1924 et repris dans le volume **«Passé et Avenir»** (pages autobiographiques), publié à Bucarest en 1925 par la maison d'éditions «La Renaissance». Cet article a été également publié dans le «Cahier» N° 10 de juin 1978 (p. 15-16).

## Notes (suite)

- (10) **«Je suis l'opposant éternel»** P. Istrati. In **«Nation et Nationalisme»**, article paru dans la «Croisade du Roumanisme» N° 7 du 17.01.1935. (Traduit en français par I. Capatana, voir note 7).
- (11) **F. Jourdain** (voir note 5).
- (12) In **«Entre le communisme et le fascisme»**. Testament politique d'un témoin de notre temps. Article posthume paru dans la «Croisade du Roumanisme», du 30 mai 1935.
- (13) **S. Stolojan** (voir note 8).
- (14) Formule utilisée par Wilson en 1918 et reprise par Istrati dans l'article : «Plates-formes-Idees», publié dans le N° du 31.01.1935 de la «Croisade du Roumanisme».
- (15) Ibid.
- (16) **Kravchenko** : transfuge soviétique ayant obtenu en 1944, le droit d'asile aux U.S.A., «auteur» d'un livre à succès en 1947 : «I choose Freedom» («J'ai choisi la liberté») et qui intenta un procès aux «Lettres Françaises» en 1949.
- (17) **Image utilisée par J.R. Bloch** dans une lettre adressée le 11 décembre 1932 à P. Istrati.
- (18) Nous ne reviendrons pas ici sur les jugements que porta Panaït Istrati à l'encontre des déviations et des crimes commis au nom du socialisme dans la Russie des Soviets.  
Nous renvoyons les lecteurs aux nombreux articles que les «Cahiers» consacrèrent à cette question et, pour ce qui nous concerne, à l'article cosigné avec Mermoz : «Panaït Istrati sort du purgatoire» ; (Cahier N° 10, p. 3 et 4, et «Vers l'Autre Flamme», éditions 10-18, p. 337).
- (19) **P. Istrati : «Tolstoïsme ou Bolchevisme»**, In «La Feuille» 1919, gazette genevoise dirigée par Jean Débrit.
- (20) In **«Vers l'Autre Flamme»**, éditions 10-18, p. 35  
Il n'est pas inutile, croyons-nous, de rappeler que l'attachement qu'éprouvait Istrati pour Lénine ne se démentira pas. Il écrivait dans **«Plates-formes-Idees»** (voir note 14) : «Lénine a été le plus pur parmi les monarques. C'est-à-dire : l'homme dévoué qui n'a rien voulu pour lui mais tout pour l'humanité. Il a été l'homme sans «famille», sans «amis», sans «parents», sans «camarilla».  
D'autre part, assez souvent, Istrati distingua dans sa formulation «le capitalisme» — en tant que système — des «bolcheviques» ou des «communistes mauvais ou exécrables» — en tant qu'individus.  
D'aucuns pourront discerner à travers cette discrimination linguistique une hiérarchie dans l'ordre du maléfique ...
- (21) Allusion à un article de presse du 4.07.29 rapportant un «drame affreux» qui avait eu lieu dans la région de Rennes. Quelques années plus tôt, Istrati avait eu connaissance d'un drame identique dont la misère en était l'origine.
- (22) In **«Vers l'Autre Flamme»**, éditions 10-18 (p. 41).
- (23) : Ibid. p. 41. (24) : Ibid. p. 44. (25) : Ibid. p. 44. (26) : Ibid. p. 47. (27) : Ibid. p. 61.
- (28) Lettre à Gerson du 19.12.1928. In «Vers l'Autre Flamme» (p. 250), éditions 10-18.
- (29) In **«Confiance» : «Réponse ouverte à une lettre mi-fermée»**. Article publié dans la revue «Europe», juin 1930 ; republié in vol. : «P. Istrati : Œuvres complètes» (vol IV), Gallimard 70 et In **«Vers l'Autre Flamme»**, éditions 10-18, documents annexes (p. 275-290).
- (30) : Ibid. p. 289. (31) : Ibid. p. 289. (32) : Ibid. p. 285.
- (33) In **«Lettre ouverte à la droite»**. Article paru dans la «Croisade du Roumanisme», N° 5 du 25.12.1934.
- (34) Ibid. voir notre 33.
- (35) In **«Action et Spiritualité»**, article paru dans la «Croisade du Roumanisme», du 28.03.1935.
- (36) Ibid.
- (37) In **«Entre le communisme et le fascisme»**, (voir note 7).
- (38) In **«Nation et Nationalisme»**, (voir note 10). (39) : Ibid.

*Je dédie cette évocation à Marcel Mermez, mon frère de pensée et d'aspirations, à côté de qui j'ai vécu la folle aventure de réaliser le beau rêve de ma vie ...*

Alexandre Talex.

C'est un fait bien connu qu'en tant qu'écrivain Panaït Istrati est une des plus belles découvertes de Romain Rolland. Ce fut lui qui en pressentit le talent génial et qui l'a décidé, après maints efforts, à écrire son œuvre définitive. Ce qui est moins connu, cependant, c'est l'amitié sincère et sans réserve que l'écrivain français a vouée à l'homme qu'a été Panaït Istrati, une affection d'un père à un fils qui ne s'est pas démentie un seul jour durant quatorze ans.

Les dimensions et la profondeur de cette amitié exemplaire se laissent discerner clairement tout au long de la correspondance qu'ils ont entretenue. Il s'agit de plus de 300 lettres, qui sont autant de documents reflétant leur époque, tant du point de vue littéraire que du point de vue humain. En fait, nous avons devant nous un vrai roman épistolaire, assez volumineux, qui nous réstitue avec fidélité, lettre après lettre, leur rencontre et l'amitié du grand solitaire de Villeneuve pour le vagabond braïlois venu des bords du Danube, enfin toute l'épopée de la naissance et de la formation de ce «nouveau Gorki des Balkans» qui se débattait contre la misère, le désespoir et la mort.

Non publiée jusqu'à nos jours en sa totalité, chose regrettable, cette correspondance est conservée dans les «Fonds Romain Rolland» à Paris, où sont réunies les lettres de l'écrivain roumain, et à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, à Bucarest, où l'on peut lire toutes les lettres de l'écrivain français. Ces lettres sont accompagnées d'un grand nombre de documents révélateurs, tels que des photos, des cahiers de notes, des coupures de presse. Le tout forme un ensemble inédit inestimable.

La correspondance entre Romain Rolland et Panaït Istrati constitue un document d'une grande valeur pour l'histoire de la littérature européenne grâce aux nombreuses références autobiographiques qui complètent le portrait moral de ces deux écrivains, sans parler des débats amorcés sur tant d'événements alors en pleine actualité ainsi que sur le destin des arts et des artistes, sur leur tâche et leur message. En soi, cette correspondance est une grande fresque, un film, dirais-je, qui reconstitue avec fidélité l'époque d'entre les deux guerres mondiales et ses implications politiques ou sociales dans les rangs de l'intelligentsia européenne.

«Nombreux sont ceux qui croient que j'ai réussi grâce au hasard. Le hasard avec Romain Rolland a été, il est vrai, décisif, mais si je n'avais pas été préparé à l'accueil de ce «promis», croyez-vous que le «promis» Rolland se serait occupé de mon cas ? Et ma préparation fut cette croyance immuable dans le Beau et dans le Vrai.

Elle seule m'a été chère entre toutes les choses de la vie. Pour elle, j'ai enduré tout ce que vous savez et tout ce que personne encore ne sait ? (1).

Panaït Istrati considérait Romain Rolland comme «l'homme de la Providence» si j'ose ainsi traduire l'expression si roumaine équivalente de «om promis». Dans une autre lettre il confessait «qu'une voix intérieure m'a toujours chuchoté à l'oreille, aux moments des grands désespoirs, que l'heure de ma vie sonnerait un jour, le jour où surviendrait un homme au grand cœur qui me dira : «Arrête-toi un peu ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? A quoi riment tous tes tourments ?».

En effet, l'heure solennelle qui marque son passage en une nouvelle vie, en pleine lumière, sonne le 3 janvier 1921. Il se tranche la gorge dans un parc central, à Nice (2). A son domicile, les autorités locales trouvent une lettre de 13 pages adressée à Romain Rolland. Elles la remettent à la rédaction du journal «L'Humanité» afin de la faire parvenir à son destinataire. Ecrite depuis longtemps, à Genève, le 20 août 1919, et la poste l'ayant retournée (le destinataire étant absent), la missive lui sera remise avec un retard de deux ans.

Cette lettre bouleversante est la confession d'un «homme qui se meurt», d'un simple ouvrier peintre en bâtiment né aux bords du Danube, à Braïla, il y a juste 35 ans, d'une immortelle paysanne roumaine et d'un contrebandier grec. «Et voilà, dit-il, 25 ans que je fouille la vie, le monde et la pensée, consciemment et inconsciemment, brûlé par une flamme qui déchire mes entrailles, qui me font courir comme un possédé et qui m'a fait sacrifier tout, tout ce qu'un homme peut désirer à son bonheur : famille, situation, honneur, tranquillité.

«J'ai connu, dès mon enfance, l'amitié, l'amitié indissoluble, ainsi que la passion pour des lectures, médiocres au commencement, puis de bonnes. J'ai connu également, et surtout, la rage de voyager, et, après, l'attachement à l'idéal qui restera toujours à l'état d'idéal : *plus de justice parmi les hommes*. Et accroché à ces chimères, je suis parti comme un bolide à travers la vie. Je ne sais pas si c'est ma faute à moi, ou à mon sang ...

«Mais ma foi est complètement perdue. C'est là le danger. C'est elle qui m'a nourri et m'a soutenu. J'ai toujours cru que le monde n'est pas comme il est, et qu'il peut être autrement.

«Cette foi je la perds à présent. Je m'accroche, mais elle va, et c'est la chose difficile que j'attends de vous. Vous croyez sincèrement qu'on peut changer quelque chose ? Croyez-vous intimement ? Si non, ça ne vaut pas la peine de vivre, ça ne vaut pas la peine ! J'attends cette parole chaude, ou rien, et je serai servi dans les

deux cas, et dans tous les sens».

Comme un vrai pèlerin en quête d'un cœur, Panaït débute dans sa lettre par une imploration où le hasard n'y est pour rien : «Amour divin ! Aide-moi dans cette heure de cruelle détresse !».

Après deux semaines de soins accordés à l'hôpital Saint-Roch, pour guérir la terrible blessure faite à coups de rasoir, Panaït quitte l'hôpital et en rentrant à la maison y trouve la réponse de Romain Rolland qui l'attendait.

Une lettre, qui, ajouterais-je, va changer sa vie de fond en comble, le projetant d'emblée dans la littérature française et universelle (3).

La première lettre de Romain Rolland est datée du 15 mars 1921. Elle est écrite sous l'impulsion d'un grand cœur ardent dont Panaït Istrati avait tant besoin «... une enveloppe bleue à l'écriture fine, ailée, et qu'on ne pourrait confondre avec mille écritures, la première de ces enveloppes qui devaient me suivre après, partout, et m'apporter la nourriture de l'âme, alors que je cherchais celle du corps, dans les villages des Alpes Maritimes, la main droite estropiée, l'appareil photographique au dos, battant les foires et les fêtes, me faisant insulter par les gendarmes et estimer par Romain Rolland» (4) :

«Fernand Desprès me remets votre lettre écrite il y a deux ans. (...) *J'y aurais certainement répondu aussitôt, comme je fais aujourd'hui.* Ce n'est pas seulement parce que vous souffrez et que votre lettre m'a ému. Non. C'est que j'y vois luire, en éclairs, le feu divin de l'Ame. Je ne sais ce qu'il adviendra de cette force qui est en vous. Il se peut que le meilleur d'elle se soit brûlé — se brûle — en des passions. Mais elle est en vous. Il faut tâcher qu'elle se concentre et s'exprime en une œuvre votive, à la mémoire de vos aimés (...) Ne vous abandonnez plus au désespoir. Vous ne devez pas quitter la vie avant d'avoir épuisé les tentatives pour réaliser dans des œuvres qui vous survivent les rêves, les vies disparues, les passions même dont vous avez été l'hôte ! Courage».

Dans la lettre qui suit presque immédiatement, le 27 mars 1921, il revient à la charge :

«Je suis heureux de voir le flot de la vie qui jaillit de votre être — malgré ce que vous dites de «l'élan qui n'est plus». Non, non, je ne consens pas au renoncement de l'œuvre, où vous vous dites arrivé. (Jamais vous ne renoncerez ! Ce n'est pas dans votre nature). Il ne s'agit pas de ce que pensent ou penseront les hommes. On œuvre parce qu'on vit, parce qu'on vit fortement. Rêver ne suffit pas, vivre même ne suffit pas. Œuvrer, c'est maîtriser son rêve et régner sur sa vie. Ecrivez-moi vos pensées et les souvenirs de votre vie. Je vous lis avec une sympathie profonde. Et je suis certain que cette sympathie sera partagée par bien d'autres, quand vos écrits publiés commenceront à vous faire connaître».

Romain Rolland a donc eu l'intuition du génie qui brûlait en panaït Istrati. Il l'encourage à écrire, en toute certitude, passant des arguments pleins de douceur à des ordes péremptoi-

res qui n'admettent pas de réplique.

«C'était la lumière de mes jours, en 1921, — note Panaït, — toutes ces lettres vraiment divines. Elles avaient toutes 4 ou 5 pages, parfois jusqu'à 8, toutes venant d'un ami plein de chaleur et sage qui m'encourageait à vivre et à reprendre la bataille. Et pour se faire comprendre, il m'ouvrait les portes de son cœur et attirait mon attention sur tous les précipices, toutes les désillusions amères que la vie te réserve, comment tu perds souvent le sentier et tout ce qui t'était cher et saint, et comment tu te réveilles un jour, les cheveux blancs et solitaire, au milieu de ce même monde où tout le monde hurle dans toutes les langues.

«Que peut faire un homme lucide et de bonne volonté au milieu de toutes ces bandes de loups, de ces troupeaux de moutons, si vous voulez ?».

Romain Rolland lui répond : «Il faut croire en un avenir meilleur, mais surtout faire tout ce qui est possible pour l'en rapprocher !». Et Panaït Istrati de le rassurer tout de suite : «C'était justement la façon dont je concevais la vie — répond-il — comme je la sentais depuis des années ! ... Mais quoi ! ? Quelle main de maître me la désignait, me la définissait ! ... Grâce à Romain Rolland on me payait une vieille dette que je ne croyais plus pouvoir récupérer une fois. Je ne savais pas que pour arriver à être apprécié ici-bas, il avait fallu tout d'abord verser mon sang à même les sables de Nice. Aujourd'hui je suis convaincu que ce sang versé a été nécessaire».

La période agitée qui fait suite au grand départ de 1921 et qui va jusqu'en 1923, lorsque, l'été, la revue «Europe» publie enfin «Kyra Kyralina», — est marquée par deux événements qui doivent retenir notre attention.

Tout d'abord cette fameuse lettre du 18 janvier 1922 de la part de Romain Rolland qui, implacable, exige de Panaït de se mettre à écrire, en lui lançant ces mots comme un ordre : «Je ne cherche pas les affections («*tempi passati*») ... Je cherche les œuvres. Je n'attends pas de vous des lettres exaltées, j'attends de vous des œuvres. Nous sommes faits pour œuvrer. Réalisez l'œuvre, plus durable que vous, plus essentielle que vous, dont vous êtes la gousse. Le reste, comme dit Shakespeare (qui a donné l'exemple), le reste est silence ... Amicalement à vous, Romain Rolland».

Mais pour Panaït Istrati, le bonheur d'avoir découvert l'ami de tous ses rêves est plus fort que toutes les satisfactions de l'écrivain. Quel autre bonheur pourrait se comparer à celui de pouvoir communiquer avec l'ami, l'être auquel on s'est confessé jusqu'aux tréfonds de l'âme en ce moment inespéré où deux cœurs se sont rencontrés ? La réalité est-elle si invraisemblablement ineffable ?

«Permettez-moi de vous reconnaître — écrit-il — vous regarder en face, vous tâtonner un peu. Quand je rentrais de mes voyages, ma mère me regardait longtemps, puis se promenait les doigts sur mon visage. On aurait dit que les yeux

ne lui suffisaient pas. Moi non plus je ne crois pas à mes yeux en ce moment. Et comment y croire ? Regardez : les sommets commencent à s'entendre avec les profondeurs moisies des abîmes. C'est un signe des temps ! Il y a du chemin parcouru depuis le temps quand les lettrés s'enfermaient dans un château isolé et s'inspiraient du bruit de leurs oreilles, daignant à peine répondre par un sourire blasé aux acclamations d'un peuple rarement coudoyé. Et maintenant ? Après une journée nébuleuse, quand tout était absent pour moi, sauf le cœur d'une humanité lointaine, me voici pareil à l'avare, qui descend la nuit brasser son trésor métallique, me voici enfui dans un bouge et en communication de pensée avec vous. Quelle est la joie qui peut être comparée à celle que je sens en ce moment ? Que désirais-je de plus ? La notoriété ? Mais, dites-moi, vous qui êtes flatté dans des centaines de lettres, croyez-vous dans une notoriété idéale ? Y a-t-il de la franchise et quelque chose de cet amour qui remue les montagnes *dans tout* ce que vous recevez ? Ouvrier ignorant, capable de vous ennuyer après une demi-heure de conversation, je me dresse devant vous et vous offre une vie. Il n'y a pas de sacrifice qu'on puisse demander et que j'hésiterais d'accomplir sur-le-champ, au nom de cet Amour qui crée la Vie ... L'égoïsme m'est inconnu, et dans mes souvenirs il existe des hommes répugnants à la vie, mais qui connaissent l'égoïsme moins que moi. Et c'est une des noblesses de la vie humaine, de la vie animale même, que de s'oublier soi-même devant la détresse de son proche, et j'ai vu des hommes s'oubliant d'une façon qui mériterait de se découvrir. Un jour je vous parlerai d'un d'eux. Dans le monde intelligent que j'ai coudoyé je ne lui ai pas encore trouvé de comparable, et c'est pourquoi *l'intelligence* reste pour moi quelque chose que je comprends très peu. (...) Vous guérissez maintenant mon âme, et aujourd'hui que je vous tiens, je tends vers vous mes bras dénués de chair et je crie de toute la force de mon être : « De la lumière, laissez venir la Lumière ! » (5).

Encouragé, docile aux incitations de Romain Rolland, il couche sur le papier, directement en français, quelques souvenirs sous la forme de deux essais : « Une rencontre » où il évoque une nuit passée dans l'Asile de nuit à Lausanne, et « *Pendant la traversée* » où il se souvient de son premier voyage en Egypte, en 1906. Voici la réponse du solitaire de Villeneuve : « N'ayez pas d'inquiétude pour votre français. Il y a de grosses fautes, mais faciles à corriger. L'essentiel est que vous avez le don du style, et que même vos inversions étrangères, parfois, en français, sont bonnes à conserver, car elles se calquent avec souplesse sur le mouvement de votre pensée. Ce serait la moindre des choses pour l'ami qui vous lirait de faire la toilette de votre français ; et il n'y a aucun doute qu'en très peu de temps, doué comme vous l'êtes, vous aurez appris ce qui vous manque. (...) En tout cas, vous pouvez avoir confiance. Votre vocation d'artiste est évidente.

Et en quelque langue que ce soit, vous seriez — vous êtes un écrivain ». (6) Et dans une autre lettre il ajoute : « Ce qui fait pour moi le charme de ce que vous écrivez, c'est une large, saine et fraîche sensibilité qui évoque, en vos meilleures pages, celle de Rousseau, le Rousseau des Confessions. L'important, c'est que vous avez le don d'écrire — en n'importe quelle langue — parce que vous avez le don (souvent lourd à porter) d'un cœur riche d'émotions et brûlant de se communiquer. La valeur de ce que vous écrivez dépendra du choix que vous ferez parmi les matériaux palpitants, qui sont en vous, — et de leur ordonnance dans la construction, suivant les lois d'une secrète harmonie ». (7)

Panaït Istrati comprend, se soumet de grand cœur aux dures exigences de son ami. Grâce à quelque argent que lui offre son ami Georges Ionesco, il se retire à l'Hautil sur Triel et dans l'atmosphère de tranquillité d'une pension, après quatre mois de travail sans relâche, il envoie à Romain Rolland, le 4 septembre 1922, *son premier manuscrit*. Ce sont 406 pages où figurent les récits connus sous les titres de « Oncle Anghel », « Sotir », « Kir Nicolas » et « Mikhaïl ». Il l'accompagne d'une lettre où il écrit entre autres : « ... J'ignore si cette œuvre, — réalisée maintenant dans une infime partie, — est « riche et drue » comme vous aimeriez qu'elle soit, vous et moi et tout le monde. Que sais-je ? Je n'en sais rien ! Je vous le jure : vous pouvez la jeter au feu, comme vous pouvez, — si cela vaut la peine —, la passer à l'imprimerie et dans un cas comme dans l'autre je croirai à vos lumières. Je suis bien comme je suis : j'ai gardé deux ans ma lettre que je sous ai envoyée à Interlaken dans la volonté d'entrer chez vous par l'escalier des *maîtres*, non pas celui des *domestiques*, et j'y suis entré au prix de mon sang ». (8)

Le 22 septembre 1922, Romain Rolland lui fait part de son verdict :

« Mes prévisions sont confirmées. Il y a les plus hauts dons de vie et d'art en certains de ces récits. Tels d'entre eux ont, (tenez-vous bien !), la valeur des meilleurs de Gorki, ou presque des récits populaires de Tolstoï (...). Il y a en vous une admirable vitalité ; et vous portez dans votre souvenir des trésors d'humanité. Profitez de l'heure qui passe : jetez sur le papier tout ce que vous pourrez de ce monde qui s'agite au fond de votre esprit. Profitez, profitez tandis que le démon vital est en vous (...) Cette œuvre s'imposera par la violence du cœur ».

Il l'invite à Villeneuve ou Panaït Istrati arrive le 22 octobre et descend à « l'Hôtel du Raisin », chambre 20. Au lieu de 2 ou 3 jours, il reste à Villeneuve deux semaines. Il passe presque tous ses après-midi en compagnie de Romain Rolland.

Cette première rencontre avec Romain Rolland est relatée de façon détaillée dans cinq lettres que Panaït adresse à ses amis Marthe et Georges Ionesco :

« Hier, 25 octobre 1922, s'est accompli cet événement, désormais historique si je vis et si je

réalise l'œuvre. De 4 à 6 h 1/2, mon «souffle» s'est échangé avec celui que tout Pierre Benoit du jour ne pourrait pas échanger ! Romain Rolland a consacré lui-même ce jour, en me donnant, au moment de nous séparer, son puissant drame *Le Temps viendra*, sur la première page duquel j'ai trouvé le soir, en rentrant, ces paroles : «*A Istrati, flamme inextinguible, en amical souvenir de notre première rencontre — Romain Rolland, Villeneuve, le 25 octobre 1922.*»

Pourrai-je jamais vous exprimer ce que fut cette «première rencontre» ? Elle fut ce qu'elle devait être : la rencontre de deux hommes qui viennent de deux points opposés de la hiérarchie sociale, mais qui vivent, aussi bien l'un que l'autre, dans le même esprit.

— Eh bien ! Istrati, vous voilà enfin !

Nos mains s'enlacent, il me les serre chaudement et m'entraîne vers le salon (...).

Là, quelques bonnes secondes, en silence, nos yeux se fouillent, les regards fixes se croisent franchement. Nous rions tous les deux et on se serre de nouveau les mains.

— Dites-moi, mon ami, lui dis-je, ne trouvez-vous pas extraordinaire de nous voir là, face à face, vous, celui que vous êtes, et moi, celui que je suis ? ...

— Non, répond-il très calme, ce n'est pas extraordinaire ...

— Connaissez-vous un précédent dans l'Histoire ?

— Pas tout à fait comme celui-ci, surtout votre cas est rare, spécifique, mais Diderot faisait de bon cœur ce que je fais moi en ce moment ...». (9)

Rolland lui demande de continuer à écrire : «Donnez libre cours sur le papier à ce tumulte de passions qui gronde en vous. C'est là une force que vous ignorez et qui manque à la plus grande partie des lettrés, parce que vous unissez les dons de sentir et d'écrire, avec le rare privilège d'avoir vu et vécu. Je dois vous dire qu'il y a même une objectivité dans votre description qui me surprend et à laquelle je ne m'attendais pas. Cela est d'une grande importance».

Un après-midi, vint l'heure de la confession. Panaït Istrati lui posa la question :

— Comment, comment faites-vous pour vous défendre contre ce qui est plus fort que la pensée ?

Désarmé par la sincérité de cette brusque question, Rolland se débattit un instant dans les bras de sa propre émotion, puis sourit, le fouilla de son regard et dit, gravement et presque suffoqué :

— Je me suis habitué, Istrati ... Je me suis fait une seconde nature ... Il y a en moi deux hommes : celui-ci (et il porta la main au cœur) et celui-là (et il prit son front dans sa main, me cachant pendant quelques secondes son visage). Au commencement, celui d'en bas faillit l'emporter sur l'autre ... Finalement, celui d'en haut le domina ... Heureusement ! ...».

— «Heureusement...» répétais-je avec tristesse, la tête penchée sur mes genoux, accablé

par cette constatation.

Une minute s'écoula ainsi, durant laquelle mon cœur frappait à me faire éclater les tempes. Et je continuais à me dire mentalement : «Heureusement ! Pourquoi heureusement ?».

— «Oui», reprit Rolland, comme si j'avais posé cette question à haute voix, «Oui, *heureusement !*».

Et, appuyant sa main sur mon épaule, il ajouta d'une voix éteinte, presque penché sur mon oreille :

Vous avez votre vie, Istrati, moi, j'ai la mienne ... Vous vous êtes sauvé, en tenant tête à l'orage avec votre cœur. Chez moi, ce fut le cerveau qui m'apporta le salut ... Il y eut quand même un moment où je fus hanté par l'idée du suicide, de la mort ... Maintenant, je vis au milieu de tout cela ...».

Et, avec un large mouvement des bras, la face illuminée, il me montra le dehors, à travers les vitraux de la véranda où nous nous trouvions, couvrant, dans son geste, les arbres au feuillage couleur de crépuscule, l'espace barré par la montagne sombre, la montagne elle-même et tout ce qui se trouvait au-delà ... Cela fut bon d'être vu et entendu par l'heureux que je suis». (10)

L'événement principal qui marqua ces années, fut la publication de «*Kyra Kyralina*» et «*Oncle Anghel*» dans la revue «*Europe*» et ensuite aux éditions Rieder. Mais il fallait qu'il écrive encore les récits qui constitueront les deux premiers tomes de son œuvre. Il fallait aussi trouver un éditeur et les moyens nécessaires pour gagner le pain quotidien, la tranquillité que requiert le travail d'écrivain. Il fallait aussi à Istrati de quoi s'assurer cette «seconde main française et amie» qui fasse la toilette grammaticale de ses manuscrits avant de les remettre à l'imprimeur. Romain Rolland est présent partout, lui donnant des conseils, prenant des initiatives et trouvant souvent lui-même la solution la meilleure à tous ces problèmes. Ici l'homme se trouve à la hauteur de l'artiste. Il suit avec sollicitude, il comprend les méandres de la «nature aux trois quart orientale» de son ami. C'est avec un zèle digne d'admiration que nous le voyons introduire Istrati dans le cercle de ses amis, tels que Léon Bazalgette, Jacques Robertfrance, Pierre-Jean Jouve ou Jean-Richard Bloch. Il le recommande avec chaleur et sympathie humaine, mais aussi comme écrivain auprès d'illustres contemporains comme Maxime Gorki, Stefan Zweig, Mahatma Gandhi, H. G. Welles et Rabindranath Tagore. C'est avec une affection toujours prévenante qu'il le conseille pour qu'il se crée son propre rythme de vie, lui faisant une troublante confession de sa propre vie :

«Vous êtes un passionné, Istrati. C'est votre essence. Vous exigez de la vie, vous exigez de l'amour, vous exigez de l'amitié. Et certes, il vous a été constamment refusé ce que vous réclamiez d'eux. Ils vous ont déçu, trahi, cruellement fait souffrir. Mais quel droit un homme a-t-il d'exiger d'un autre être ou de l'ensemble des êtres, de la

vie ? *Aucun*. Je le dis, moi, qui n'ai pas été aimé d'êtres que j'aimais le plus : *La vie ne nous doit rien*. Les uns (en petit nombre) n'ont qu'à ouvrir le bec pour avaler les alouettes toutes rôties. Les autres tâchent de les prendre de force, de peine ou de ruse. D'autres enfin (en petit nombre) se donnent eux-mêmes ce qu'on ne leur donne pas ; ils le créent par la pensée, le rêve, l'art ou la religion. De ceux-ci, je suis, Istrati. Et vous aussi, vous devez être (...). *Vous ne me voyez pas du tout*, comme je suis. Tantôt vous me voyez vide et vidé. Je suis un vieil homme de 56 ans, plus vieux que mon âge, par ma mauvaise santé (je viens d'être encore assez gravement malade, depuis septembre, et je ne suis pas tout à fait rétabli) ; j'ai livré, depuis l'enfance, une lutte sans relâche contre le monde et contre mon propre corps souffrant, atteint de bonne heure par la maladie, à qui j'ai imposé un labeur forcené — qui, au reste, l'a seul soutenu et sauvé. J'ai vaincu (à quel prix moi seul le sais). Tout ce que j'aimais le mieux est mort, ou perdu. Je ne vis plus que dans le rêve de mon esprit ; mon œuvre de création, et mon œuvre, non moins absorbante, de rapprochement et d'union entre les esprits libres, disséminés dans le monde. Une correspondance nombreuse et incessante, et mon propre travail, me prennent tout mon temps. Il ne m'en reste plus pour autre chose (que pour le rêve, dans mes nuits sans sommeil, mais cela, cela ne regarde pas les autres, cela ne regarde que moi).

«Je ne propose pas à d'autres d'imiter le rythme de ma vie. Chacun doit trouver, ou créer le sien. *Mais il faut que chacun ait le sien*. Vous n'avez pas encore le vôtre, mon cher Istrati. Vous entrechoquez en vous des rythmes opposés. Tâchez de les harmoniser — sinon dans la vie — dans l'œuvre d'art. Dostoïewsky avait une plus rude tâche que la vôtre, pour arriver à ce résultat. (Connaissez-vous bien sa vie, sa vraie vie, à ce fils épiléptique d'un Karamazov alcoolique et atroce, assassiné par ses serfs ?).

«Le mot d'Héraclite : «Des pires dissonances, la plus belle harmonie».

«Certes, ce n'est pas facile. Mais cela vaut qu'on s'y applique. Si vous mettiez dans votre art les forces passionnées que vous brûlez, hors de lui, vous seriez un grand artiste. Mais cela n'est possible que par un effort d'héroïque oubli de soi dans l'œuvre d'art. Il ne suffit pas de se dire soi tout cru. Il faut se recréer en des êtres plus complets». (11)

Mais pour Panaït, le rythme de sa vie, c'est celui de son cœur. Il aime et se livre à l'homme, quand il porte en soi l'amour de l'amitié. Il se livre sans marchander, avec frénésie, à l'inconnu qui vient offrir promptement son cœur. «Moi, dit-il à Rolland, je ne peux accepter le sacrifice que vous faites de la vie, il me manque votre calme. *Je ne vis que dans l'amour et le dévouement*, et je suis trompé tous les jours, mais cela ne veut rien dire. Mon aide n'est refusée à personne car la souffrance me fait mal, mais mon humanité

n'est que celle qui travaille, qui pense et qui aime». (12)

A Romain Rolland, qu'il découvre «ami sans amitié», il s'offre, être vivant, en expérience de vie. Et cela n'est pas un sacrifice, mais un état d'âme constant, Panaït Istrati ne s'est jamais accoutumé aux états d'esprit des milieux littéraires. Il leur reprochait «que l'art occupe trop de place dans leur tête et pas assez dans le cœur». Un homme de cœur ne vaut-il pas davantage qu'un beau livre ? «Aucun livre — répond-il — ne pourra jamais remplacer Mikhaïl !».

Dans d'autres lettres de la correspondance, nous découvrons des pages de confession émouvantes, d'homme à homme, teintées par l'amertume d'une solitude dure à supporter, de la soif inextinguible en quête d'une amitié que Rolland conçoit comme une communion d'aspirations, d'ascension créatrice, les seules justifications de son existence.

«Vous me demandez — lui répond l'écrivain français — comment je fais pour trouver le courage de continuer d'écrire ? Je trouve mon courage en un dégoût du monde et une solitude plus brûlants, plus poignants que les vôtres. Depuis ma petite enfance, j'ai dû prendre l'habitude de vivre et de penser seul. J'ai immensément d'«amis», au sens lointain. Très peu ou point d'intimes. Les plus proches m'ont si basement trahi, renié pendant la guerre, qu'il m'en reste aujourd'hui un écœurement mortel. Je porte au cœur des blessures que rien ne peut guérir. (Je vous dis ceci à vous, je ne le dis à nul autre). J'écris, et de plus en plus, pour moi-même. Et je jette ensuite aux vents mon monologue, — l'enveloppe de ma vie, dont je me suis soulagé. Je suis profondément religieux (au sens libre, au sens plein). Je porte au fond de moi, un MOI qui me déborde. Je me baigne en lui. Je le fais au grand soleil. Mais je ne songe pas aux yeux qui me regardent. Je me soulage de ce MOI, dont je suis perpétuellement à nouveau engrossé. Je n'en enfante. Voilà toute la raison de ma création. Toutes les autres sont factices, superficielles, et faites pour la galerie, qui ne peut comprendre la vraie».

Par affection pour Panaït Istrati, Romain Rolland devient l'exégète de son œuvre. Il analyse presque tous ses récits, il les soumet à une critique juste ou en fait l'éloge avec une compétence exemplaire et, d'après nous, avec objectivité et franchise. La chaleur qui se dégage de ses appréciations est due évidemment à l'affection qu'il voue à un ami dont le travail, dont les efforts pour atteindre un but sont loin de lui être indifférents. Il s'exalte lorsque celui-ci pétine ou persévère dans ses erreurs.

«J'ai lu «Méditerranée» — écrit-il quatre mois avant la mort de Panaït. C'est l'un de vos meilleurs livres. Jamais votre art, votre style n'a été plus simple, plus souple, plus dépouillé de rhétorisme et d'ornement, — plus dénudé d'art — (le plus grand art, le plus voisin de la nature). Et en même temps, cette nature est vue par des

yeux moins amers et plus purs que dans vos derniers volumes, dont le «naturalisme» est souvent épais et non filtré».

«Ce qui me touche principalement, c'est un accent d'humanité désenchantée, qui ne se trouve nulle part dans vos autres livres, aussi poignant et compréhensif. Certes ; ce n'est pas sans grand dam pour telles de vos anciennes idoles — comme Mikhaïl, (déjà rudement entamé dans le livre précédent). Quelle chute ! Si, de tous, il ne tombe pas le plus bas, il tombe de plus haut ; et sa culbute est, de toutes, la plus piteuse ... pauvre Mikhaïl ! ... Mais je dirai surtout : pauvre Panaït ! Car, pour en arriver à ces yeux désillés, il a fallu bien des larmes. On les devine ... Mais, malgré tout ce que l'épreuve a pu vous coûter, je suis heureux que vous ayez su arracher une âme et un art plus vrais, plus humains et meilleurs». (13)

Voilà des paroles qui ont jailli d'un cœur noble, un vrai acte de foi face aux beautés de l'art de la plume, de la vérité dont la vie est empreinte — des paroles qui définissent les dimensions du talent et de l'œuvre de Panaït Istrati.

On a injustement réduit cette amitié à un seul aspect, considéré comme essentiel : celui de la consécration du vagabond roumain comme écrivain français. Sans diminuer cet aspect, nous croyons que ce qui fait la grandeur de cette amitié est surtout la confrontation de la conscience de ces deux écrivains en faveur de «la Beauté de l'Art, gardienne de toutes les valeurs morales, qui fait la grandeur humaine».

Quand, en 1919, Istrati découvrait l'œuvre de Rolland, la Beauté était compromise à ses yeux, il ne croyait pas à son pouvoir de justice sur la terre, la vie au jour le jour lui prouvant que «la Beauté sans justice n'était que mensonge».

Mais la lecture l'aide à découvrir en Rolland «le modèle du Juste», qui écrivant «Au-dessus de la mêlée» et retranché à Villeuve dans une solitude quasi-totale, témoignait avec éclat que son chemin «était la voie de la Beauté même».

Dans une lettre à Romain Rolland, rendue publique, Panaït Istrati confesse : «C'est cela que j'ai aimé en vous, pas autre chose. C'est cela qu'ont aimé les hommes qui vous défendaient alors. Et vous vous dressiez devant la lâcheté humaine, avec toute la grandeur de celui qui n'abdique pas. Seul, vous teniez tête aux hurlements des marchands de dogmes, des marchands de patriotisme».

Et le vagabond-écrivain ajoute : «Je vous ai obéi (...) j'ai compris à votre œuvre et aux lettres que vous m'adressiez, qu'il suffit d'un juste sur la terre pour que la Beauté soit. Le reste est néant, poussière des siècles. Et soudain la soif me prit de ressusciter en moi le juste qui se mourait. Le ressusciter en lui sacrifiant tout, tout : biens matériels, amitiés, amours, santé et même mon idéal social». (14)

Panaït Istrati a tenu sa parole, sacrifiant TOUT à la défense de la Beauté, mise au service de la Vérité. «Malgré sa flamme révolutionnaire, il a toujours conservé son indépendance irréductible de pensée et de parole». (15) Il a été, comme Rolland en 1914, renié par ses amis, calomnié avec fureur par les mercenaires. Des blessures, que rien ne peut guérir, ont provoqué sa mort prématurée, en avril 1935.

Après plus de 40 ans de silence sur la vérité, l'«Humanité» a condamné (le 21 avril 1978) les calomnies de Barbusse, reconnaissant à Panaït Istrati «le rôle glorieux (mais ingrat) de „pionnier" au service de la Beauté de l'Art».

Même Romain Rolland n'a pas hésité, en 1938, à l'occasion d'une interview accordé à Vezelay, de prendre la défense de son ami Panaït Istrati, en disant entre autres : «Il n'a trahi personne. On a eu tort de vouloir le ranger sous une étiquette (...) il a manqué d'amis fidèles, capables par leur affection de lui donner le réconfort dont il avait besoin». (16)

C'est vrai : il a manqué de grands amis fidèles ... C'est pourquoi dans ces mots de Romain Rolland, on sent l'amertume des remords ...\*

Alexandre TALEX.

\* Nous remercions Mmes Marie Romain Rolland et Margareta Panaït Istrati d'avoir bien voulu nous accorder l'autorisation de reproduire ici les fragments de cette correspondance.

NOTES

- (1) Lettre du 23 décembre 1924, adressée au Cercle Culturel «Stéphan Gheorghiu» de Braïla.
- (2) Le jardinier «Albert 1er», où se trouve le «monument du Centenaire» (en face de la Méditerranée).
- (3) Ferdinand Desprès fait parvenir à Romain Rolland la lettre d'Istrati. Il lui a écrit deux lettres (le 14 et le 15 mars 1921) renseignant R. Rolland sur le drame du vagabond roumain. (Les lettres se trouvent au «Fonds Romain Rolland».)
- (4) «Les trois phases de mon Romain Rolland» in «Liber amicorum Romain Rolland», ed. Rœniger, 1926.
- (5) Lettre de Panaït Istrati à Romain Rolland, du 19-20 mars 1921.
- (6) Ibidem du 29 mars 1921.
- (7) Ibidem du 17 avril 1921.
- (8) Ibidem du 4 avril 1921.
- (9) Lettre d'Istrati à Georges Ionesco, du 26 octobre 1922.
- (10) Lettre d'Istrati à Romain Rolland, du 29 octobre 1922.
- (11) Ibidem du 27 décembre 1921.
- (12) Ibidem du 29 décembre 1921.
- (13) Lettre de Romain Rolland à Panaït Istrati du 13 décembre 1934.
- (14) «Les Nouvelles Littéraires», 2 septembre 1933.
- (15) Lettre de Romain Rolland à Sofia Bertolini, in vol. «Les Cahiers Romain Rolland», N° 11, Paris, Albin Michel, 1960, p. 329.
- (16) Marcel Tetu : Entretiens avec Romain Rolland, in «Europe», N° 119-120, novembre-décembre 1955.

## Notes critiques

Dans le quotidien bucarestois «Romania Libéra», du 10 janvier 1983, vient de paraître un article d'un critique littéraire de la nouvelle génération, M. Mircéa Jorgulescu, sur la récente édition des œuvres de P. Istrati, traduites par lui-même en roumain. Le premier volume de cette édition, paru en 82, réunit cinq livres : «Kyra Kyralina», «Oncle Anghel», «Mes départs», «Codine», «Le pêcheur d'éponges» et «Tsatsa Minnka». L'article a été traduit par notre amie fidèle, Hélène Guillaumon, à qui nous apportons, ici, nos vifs remerciements.

### « Ames libres »

Deux valeurs sont fondamentales dans l'univers de la prose de Panaït Istrati : «l'Ame et la Liberté» dans la formulation même des héros, dont l'existence se déroule toujours dans le sens de leur recherche et de leur affirmation passionnée. Pas question, comme cela fut affirmé, de «féerie» dans cette prose substantiellement grave et dramatique, dont les vertus dites poétiques ont été souvent exagérées afin, dirait-on, d'estomper leur véritable caractère né d'une haute ferveur éthique qui rend Istrati plus proche spirituellement de la littérature de Dostoïevsky que de celle de Gorki bien que, couramment le Roumain ait été comparé et associé à ce dernier. Romain Rolland, dans la préface célèbre qui allait ouvrir au vagabond d'alors, les portes d'une rapide notoriété internationale, ne l'avait-il pas appelé «un Gorki balkanique» ?

Et pourtant, au-delà du détail d'Histoire littéraire, mais oh ! combien significatif, des considérations intérieures d'Istrati lui-même sur Gorki, de nature à rendre, tant soit peu, plus réservées de telles appréciations, reste la preuve la plus éloquente : celle du texte.

Car Panaït Istrati n'a pas été un écrivain exotique et pittoresque, apportant des miasmes lourds et pervers d'un orient tentateur ; mais un infatigable chercheur des horizons de la communauté et de la fraternité humaines basées sur l'Amour et la vérité. Là où certains ont préféré voir le créateur de mots colorés et berceurs, se trouve, en fait, un créateur tourmenté et attiré jusqu'à l'obsession par le drame humain traduit par la solitude et la perte de liberté. Istrati l'a dit lui-même lors d'une tentative de définition de son thème général : «Adrien Zograffi n'est, pour le moment, qu'un jeune qui aime l'Orient. C'est un autodidacte qui trouve la Sorbonne où il peut. Il vit, il rêve, il désire bien des choses. Plus tard, il osera dire que bien des choses sont mal faites par les hommes et par le Créateur. Je sais qu'il est très dangereux de contredire le Créateur ainsi que les hommes qui ne font pas de peinture en bâtiment ou de photo camelote sur la Promenade des Anglais, mais vous dites, en France, "qu'on ne peut contenter tout le monde et son père...". J'espère, toutefois, qu'on pardonnera cette audace à Adrien. Car, conservant toute sa liberté, il se permettra une autre audace, celle d'aimer, et d'être, toujours, dans tous les pays, l'ami de tous les hommes qui ont du cœur. Il y en a peu, mais Adrien ne pense pas que l'humanité soit si vaste qu'on le croit».

Précisions dans lesquelles peuvent être perçus quelques accents polémiques en rapport avec

l'image superficielle, tenace néanmoins, du «Conteur de l'Orient», appliquée sur l'authentique visage de l'écrivain.

Le même Adrien Zograffi, le double et le représentant de Panaït Istrati dans le cadre de la fiction, fait dans l'extraordinaire nouvelle «Dragomir» un aveu qui ne laisse aucun doute sur le sens général de ses aventures, parlant sur ce qui l'intéressait le plus dans la vie : **le besoin de regarder sans cesse dans le gouffre de l'âme humaine**. Le fabuleux Orient signifie, au fond, «les pays du Saint Bakchich» (Stavro), et la liberté, ici, ne peut être obtenue que par un plongeon dans l'anonymat collectif, dans la multitude amorphe comme le dit dans «Dragomir» le sage Barba Yani : «La bonne terre du Levant s'ouvrira grande et libre devant toi, oui, libre, car, quoi qu'on dise de ce pays turc absolutiste, il n'y en a pas un où on puisse vivre plus librement ; mais à une condition : c'est de t'effacer, de disparaître dans la masse, de ne te faire remarquer par rien, d'être sourd et muet ... Alors, et seulement alors, tu pourras entrer partout, invisible ; les portes bien fermées ne s'ouvrent pas en les forçant».

Mais alors, s'agit-il et peut-il s'agir encore de véritable liberté ? Au prix de la perte de l'identité ? A ces esclaves semblables au sable, s'opposent les terribles insurgés de la prose d'Istrati depuis Oncle Anghel jusqu'à Cosma, Irimia, Sotir et les autres «hommes révoltés». Il ne faut pas oublier que, dans la prose d'Istrati, résonne le terrible cri : «Depuis Job, les temps ont changé ; Dieu ne fait plus des miracles».

Ce n'est pas le seul sens de certaines nouvelles évaluations et interprétations nécessaires de l'œuvre de Panaït Istrati.

La réédition intégrale de ses œuvres en roumain, commencée par le volume «Kyra Kyralina» (paru, mais cela doit être dit, dans des conditions graphiques lamentables), pose aussi d'autres questions, outre celle de la suppression des étiquettes si peu adéquates de «pittoresques», «féériques», «poétiques», et «orientales».

L'une est celle de l'appartenance d'Istrati à la littérature roumaine, dans le cadre de laquelle il a été, ou très peu discuté, ou bien assimilé à certaines orientations esthétiques ou spirituelles à l'égard desquelles, en réalité, le grand écrivain a été totalement étranger. Une conséquence, l'une des plus graves d'ailleurs et non la seule, a été l'abandon méprisant des versions roumaines dûes à Istrati lui-même.

## « Ames libres » (suite)

Dans la préface succincte de la nouvelle édition «Kyra Kyralina», Alexandre Talex, selon moi le plus avisé de nos chercheurs istratiens, dit qu'en agissant de la sorte, une version a pris naissance qui «exproprie l'auteur de sa propre pensée». D'autre part, on peut discuter, dans le cas présent, ce que signifie, réellement : acquérir une réputation littéraire internationale, une réelle, non une fiction purement statistique. D'habitude dans de telles circonstances sont pris en considération, soit uniquement des chiffres (tel livre ou auteur traduit en tels pays) soit, plus rarement, les échos (combien de critiques ont été écrites éventuellement, combien d'éditions ont été tirées, etc.). Mais jamais il n'est tenu compte

des effets de cette situation sur l'auteur lui-même. Parce qu'ils n'existent que rarement ? Quoi qu'il en soit, la perspective, l'ouverture problématique et l'esprit de l'œuvre de P. Istrati ne peuvent être compris si l'on ne met pas en question la conscience d'écrivain européen de l'auteur de «Kyra Kyralina».

«L'accident» par lequel il s'est imposé tout d'abord dans l'espace littéraire français ne doit pas et ne peut pas être pour cela, un obstacle sur la route d'une plus juste compréhension du rapport entre provincial et universel, rapport qu'Istrati a illustré d'une brillante lumière et qui impose la réflexion.

Mircéa Jorgulescu.

## Errata

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous pardonner les «coquilles», notamment dans les noms propres, ainsi que les oublis qui se sont glissés dans le cahier précédent (n° 23).

- 1) Concernant l'article «**Rencontres - Visites à Gorki**», de **Pierre Accard** (p. 7 à 10), il convient de citer certaines sources :  
**J. Desternes** : interview N. Kazantzaki, Nouvelles Littéraires, 19.02.48.  
**P. Istrati** : Visite à Gorki, Nouvelles Littéraires, 16.06.28.  
**P. Istrati** : Vers l'autre flamme, 10 / 18 Gallimard.  
**R. Lefèvre** : int. une heure avec ..., Nouvelles Littéraires, 23.02.29.  
**N. Kazantzaki** : Voyages, Russie, Plon.  
**Orwel** : La vache enragée, NRF.  
**B. Souvarine** : P.I. et le communisme, Champ Libre.  
**V. Serge** : Mémoires d'un révolutionnaire, Seuil.
- 2) Relevons également, dans notre rubrique «**Echos de Roumanie et d'ailleurs**» (p. 14), quelques erreurs dans l'orthographe du nom de certaines personnalités, ce dont elle voudront bien nous excuser :  
– **Dr. Heinrich Stiehler** au lieu de «Siehler».  
– **Oskar Walter Cizek** au lieu de «Osken».  
– **Manea Manescu** au lieu de «Maréa». (Signalons que cette personnalité fait partie du Conseil de l'Etat).  
– **Elisabeth Geblesco** au lieu de «Gelblesco».
- 3) Nous prions également nos lecteurs de nous excuser pour les erreurs qui se sont glissées dans la couverture (p. 16). Cette couverture a été en grande partie modifiée dans le présent n° 24, pour tenir compte des décisions de notre Assemblée Générale.

### RAPPEL

- Nous rappelons enfin, à tous nos lecteurs, que les **articles signés**, publiés dans les Cahiers, **n'engagent en rien l'Association, mais seulement leurs auteurs**.
- D'autre part, nous invitons tous nos amis correspondants, de France ou d'étranger, qui nous proposent des **contributions écrites** en vue d'une **publication dans nos «Cahiers»**, à **bien vouloir respecter les règles suivantes**, qui faciliteront grandement le travail de l'équipe de rédaction, ainsi que la tâche de l'imprimeur :
  - a) leur texte sera de **préférence** rédigé en **français** (ce qui allègera le travail de notre amie Hélène Guillion pour les traductions roumain-français et évitera les éventuelles contestations ...).
  - b) les textes seront, si possible, **tapés à la machine** ; s'ils sont manuscrits, ils devront être **pafaitement lisibles et sans ratures**.
  - c) toutes les citations d'auteurs, **entre guillemets**, auront été **vérifiées** ; toutes les **références** ou **notes** (à un auteur, une revue, un fait historique, etc.) seront portées à la fin de l'article.

**Nous vous remercions par avance de votre compréhension.**

C.G.

- **Sortie du numéro 85 de la revue L'Arc, consacré à Panaït Istrati**, prévue pour **fin mai-courant juin 83**. Vous pouvez d'ores et déjà le retenir en écrivant à **L'Arc, Editions Le Jas, Le Revest Saint-Martin, 04230 Saint-Etienne-les-Orgues, France**.

\*\*\*

- «Radio-Bucarest», dans son émission «Atlas Culturel» (5 mars 83), a présenté le n° 23 des «Cahiers des Amis de Panaït Istrati» avec la mention que l'Association a repris un nouvel élan et donne la composition de la nouvelle équipe de direction.  
Cette émission a fait état de la contribution des écrivains, historiens et critiques littéraires roumains. Une mention spéciale pour l'article de Pierre Accard, considéré comme une contribution à la biographie d'Istrati et de Kazantzaki.

\*\*\*

- **Nikos Kazantzaki évoque Panaït Istrati**. Un très intéressant texte de presque deux pages dans la revue «Ramuri» (Les Rameaux) de Craïova (15 nov. 82) traduit du grec par Polixéni Karambi.

\*\*\*

- Une correspondance de notre ami le Docteur Heinrich Stiehler de Francfort s/Main (R.F.A.), son travail de recherche et d'étude sur P. Istrati pour l'édition d'un livre en 1984.  
Une autre de nos amis d'Offenbach (R.F.A.), Mme Mimy Emanuela Mauthner, nous a adressé un manuscrit sur ses souvenirs d'enfance «Tenue par la main de P. Istrati». Ce récit paraîtra dans un des prochains numéros des «Cahiers», dès que la traduction en aura été faite.

\*\*\*

- L'hebdomadaire parisien «Tel», dans son édition du 20 janvier 83, titre «La chronique d'une amitié Panaït Istrati-Nikos Kazantzaki». L'article annonce la publication par une revue française de la correspondance échangée par ces deux écrivains de renommée mondiale.

\*\*\*

- **Récentes rééditions de l'œuvre de Panaït Istrati.**

Signalons tout d'abord l'évènement que constitue la sortie récente en Roumanie, des œuvres de Panaït Istrati, traduites par lui-même en roumain, préfacées et annotées par notre ami Alexandre Talex. Il s'agit des récits d'**Adrien Zografi, Kyra Kyralina, Oncle Anghel, La jeunesse d'Adrien Zografi, Codine, Des pages autobiographiques, Le pêcheur d'éponges et de Tsatsa Minnka**.

Le premier volume s'est littéralement arraché dans les librairies de Bucarest. La deuxième partie de cette édition est actuellement à l'impression et doit sortir cette année : souhaitons-lui le même succès que le premier volume !

Outre les éditions françaises mentionnées dans notre page «Bibliographie», on peut citer :

- Une réédition allemande : **Kyra-Kyralina**, Berlin. Bukaest, Verlag der Nation, 1982 (Post-face : Margot Bötcher ; traduction Oskar Pastior).
- Une réédition bulgare : **Kyra-Kyralina, Codine**, Sofia. Narodna Kulttura 1982 (Préface : O. Stamboliev ; traduction en bulgare V. Haralampiev, Ivan Cristev-Bugrislav).
- Une édition chinoise : **Les Chardons du Baragan**. Edition illustrée ; traduction en chinois de Zhang Zengxin, Beijing. Ed. Foreign Littérature. Department of the People's literature. 1980.

\*\*\*

- «**Tumulte du génie**», tel est le titre de l'article que Claude Prévost consacre, dans «l'Humanité» du 22.04.83, à la sortie des trois «Folios» : «Kyra-Kyralina», «Oncle Anghel» et «Présentation des Haïdoucs».

\*\*\*

- Le centenaire de la naissance de l'écrivain grec, Nikos Kazantzaki, a été célébré par la radio et la presse roumaine littéraire.  
Le mensuel «XXè Siècle» a publié la correspondance N. Kazantzaki-Pandélis Prévelati, traduite du grec par Polixéni Karambi.  
On a mentionné — à la radio et dans la presse — à cette occasion, l'amitié de Panaït Istrati et de Nikos Kazantzaki et leur voyage en U.R.S.S.

## Bibliographie

Nous pouvons vous procurer les ouvrages **actuellement disponibles en librairie** sur l'œuvre romanesque et la vie de Panaït Istrati :

**«La jeunesse et la vie d'Adrien Zograffi»**  
en 4 tomes richement reliés. Editions Gallimard.

Tome I - 598 pages - Prix : 94,40 F  
Kyra Kyralina  
Oncle Anghel  
Présentation des Haïdoucs  
Domnitza de Snagov

Tome III - 582 pages - Prix 79,40 F  
La maison Thüringer  
Le bureau de placement  
Méditerranée  
Lever de soleil  
Coucher de soleil

Tome II - 504 pages - Prix : 82,00 F  
Codine  
Mikhaïl  
Mes départs  
Le pêcheur d'éponges

Tome IV - 532 pages - Prix : 73,10 F  
Les chardons du Baragan  
Tsatsa Minnka  
Nerrantsoula  
La famille Perlmutter  
Pour avoir aimé la Terre

Frais d'expédition par tome : 15,60 F.

**«Panaït Istrati, un chardon déraciné»** de Monique Jutrin-Klener.  
Editions Maspéro. 305 pages - Prix : 28 F, port : 9,50 F

**«Vers l'autre flamme»** de Panaït Istrati.  
Collection 10/18. Presses de la Cité 347 pages - Prix 20 F, port : 9,50 F

Collection «Folio». Prix du volume : 16 F, port : 6,80 F  
N° 1253 - **Kyra Kyralina**, Panaït Istrati, 219 pages  
N° 1266 - **Oncle Anghel**, Panaït Istrati, 215 pages  
N° 1447 - **Présentation des Haïdoucs**, Panaït Istrati, 178 pages

A paraître dans la même collection, en octobre 83 : **Domnitza de Snagov.**

---

Pour vos cadeaux, offrez un livre ...  
de Panaït Istrati

---

Sur Valence et sa région, adressez-vous à la librairie, amie de l'Association :

**Librairie «Notre Temps»**  
30, Grand'Rue - 26000 Valence - Tél. (16-75) 43.78.79

## A paraître dans le N° 25

**En hommage au Centenaire de la naissance de Nikos Kazantzaki :**

- Une belle page inédite de Panaït Istrati, relatant sa première rencontre avec Nikos.

**Sarah Safir Lichnevsky ; Panaït Istrati, écrivain autodidacte**

- Les voies escarpées d'une autodidaxie qui a conféré à l'œuvre d'Istrati son caractère original et au regard de l'homme sur son époque, toute son acuité ...

**Démostène Botez ; Le « cas » Panaït Istrati**

- La révolte d'un ami fidèle d'Istrati devant la mauvaise foi de ses accusateurs.

# Les Amis de Panaït Istrati

**Buts :** l'Association des « Amis de Panaït Istrati », créée en 1969 par Edouard RAYDON, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'Association facilitera aux chercheurs, aux étudiants, les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un « Centre de documentation Panaït Istrati », tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le « Centre de documentation Panaït Istrati » se trouve réalisé à la bibliothèque de l'Université de Nice, 100, boulevard Herriot, 06000 Nice.

## Comité d'honneur

Edouard RAYDON et Jean STANESCO †,  
*Fondateurs de l'Association.*  
Marcel MERMOZ †, *Président de l'Association  
et animateur des « Cahiers » de 1976 à 1982.*  
Joseph KESSEL †, *de l'Académie Française.  
Président du Comité d'Honneur de 1968 à 1979*

**Mesdames :**  
Margareta ISTRATI, *Veuve de l'écrivain, Bucarest.*  
Stéphane FRONTES, *écrivain, producteur à France-Culture.*  
Annie GUEHENNO.  
Monique JUTRIN-KLENER, *chargée de cours à l'Université  
de Tel-Aviv.*  
Eléni N. KAZANTZAKI, *écrivain, Genève.*  
Frédérique LEFEVRE, *traductrice.*  
Jeannette STANESCO.

**Messieurs :**  
Marcel BARBU, *Fondateur des « Communautés de travail ».*  
Bénigno CACERES, *Président de «Peuple et Culture ».*  
Henri COLPI, *cinéaste, metteur en scène du film « Codine »*  
Roger DADOUN, *écrivain, professeur à l'Université  
de Paris VIII.*  
M.A. DE JONG, *journaliste.*  
Henri DESROCHES, *professeur à l'Ecole Pratique des Hautes  
Etudes et de l'Institut Coopératif.*  
Jean-Marie DOMENACH, *écrivain et directeur de la revue  
« Esprit ».*  
Georges FRIEDMANN †, *sociologue, professeur à l'Ecole  
Pratique des Hautes Etudes.*  
Julien GORKIN, *écrivain.*  
Roger GRENIER, *écrivain.*  
Jean GUENOT, *professeur à l'Université Paris V.*  
Michel HAMELET, *journaliste.*  
Léo HAMON, *professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne.*  
Armand LANOUX †, *de l'Académie Goncourt.*  
Georges MACOVESCO, *écrivain, ancien président l'Union  
des Ecrivains Roumains.*  
Edgar MORIN, *sociologue.*  
Al. OPREA, *écrivain et directeur du Musée de la Littérature  
Roumaine et de la revue « Manuscriptum », Bucarest.*  
Adamantios D. PAPADIMAS, *écrivain, Directeur du « Bulletin  
Littéraire », Athènes.*  
Yves REGIS, *Président des Coopératives Ouvrières  
de Production.*  
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*  
VERCORS, *écrivain.*

### BULLETIN D'ADHESION

(à adresser au trésorier, M. Accard)

NOM :

Prénom :

Adresse :

Adhésion annuelle : 80 frs.  
C.C.P. 30 122 94 - La Source.

N° C.P.P.A.P. (inscription en cours)

## Membres correspondants

**Mesdames :**  
Maria COGALNICEANU, *professeur à Braïla, Roumanie.*  
Mogha WASSEF, *archéologue, Egypte.*

**Messieurs :**  
Barbu Al. EMANDI, *écrivain, Roumanie.*  
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*

## Conseil d'administration et comité d'action

**Président :**  
Georges GODEBERT.  
**Vice-Présidents :**  
Ilinca BARTHOUIL-IONESCO.  
Henri COURBIS.  
**Secrétaire :**  
Christian GOLFETTO.  
**Trésorier :**  
Pierre ACCARD  
90, rue Pierre Joigneaux  
92270 Bois-Colombes.  
**Membres :**  
F.-X. BOUCHARD.  
Roger DADOUN.  
Elisabeth GEBLESCO  
Hélène GUILLIERMOND.  
Frédérique LEFEVRE.  
J.A. RAULT.  
Jacqueline VEINSTEIN.

**Toutes correspondances à :**  
Henri COURBIS,  
2, Cité St-Exupéry  
93100 Montreuil.

**ou :**  
Christian GOLFETTO,  
18, rue Colbert  
26000 Valence.

**Siège social :**  
« Les Amis de Panaït Istrati »  
18, rue Colbert  
26000 Valence  
Tél. (16-75) 41.08.42

**Directeurs de publication :**  
Henri COURBIS.  
Christian GOLFETTO.

**Imprimé par :**  
BINARD-REPROGRAPHIE  
Le Pont de Bois  
26270 Loriol-sur-Drôme.